

CANO : le film...

Le « vécu » de certaines « notes sur une expérience collective »

François Gilbert

Number 8, December–January 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43566ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Théâtre Action

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gilbert, F. (1980). Review of [CANO : le film... Le « vécu » de certaines « notes sur une expérience collective »]. *Liaison*, (8), 11–11.

CANO: le film

Le "vécu" de certaines "notes sur une expérience collective".



de gauche à droite: Mike Kendel, Mike Dasti, Rachel Paiement, Marcel Aymar, David Burt, Wasyl Kohut, John Doerr.

Après les commentaires de Jacques Ménard dans le dernier numéro de *Liaison* (numéro 7) sur son fameux film, il est grand temps de vous le présenter, de vous le critiquer.

Le 16 novembre dernier quelques-uns d'entre-nous avons pu voir le film dans le cadre d'une série de 5 projections que l'auteur avait jugé utile de faire pour des raisons de publicité. Il voudrait en effet pouvoir distribuer le film dans les salles de cinéma et ainsi permettre à tous les intéressés de partager une expérience ... Laquelle? celle d'un film réalisé sur "le groupe" ou "la coopérative": il était temps, estimait Jacques Ménard, de rencontrer des artistes intéressants mais surtout "tous créateurs".

CANO, c'est un groupe de sept personnes (récemment huit, André Paiement étant décédé) qui viennent de l'Ontario, d'un peu partout, que ce soit de Sudbury, Kingston ou Hamilton, et qui vivent pour la musique. Viennent s'ajouter à ces sept personnes trois autres individus dont le producteur, et deux techniciens (son et éclairage) ... tout au long du film nous effectuons avec chacun des membres les étapes d'une tournée nationale qui prit place en 1977. Le film n'est pas un reportage mais une sorte de documentaire qui cherche à se rapprocher du groupe pour trouver l'intimité, la voir et la sentir lors des spectacles, par exemple. La caméra ne se déplace pas parce que ce sont les gens qui font l'événement, que ce soit dans le studio d'enregistrement ou dans une discussion vivifiante sur l'avenir et le fonctionnement de la coopérative.

Tous ces personnages "jouent le jeu" sans que le réalisateur ait à faire de la mise en scène. Les plans très rapprochés aiment à "appeler" les expressions ou même les gestes très discrets chez certains (Michel Kendel et John Doerr) mais que le réalisateur n'essaie pas d'obtenir en bousculant ici et là d'autres membres du groupe. Non, on se contente de nous montrer la vie dans un métier excessivement fatiguant surtout lorsqu'il se joue à sept, ou à huit. Cela se traduit par les entrées et les sorties des artistes sur scènes, les diners en groupe, leurs "partys" après le spectacle dans les loges de maquillage ... Mais on les entend aussi parler ... surtout en anglais. Mais ce petit détail linguistique Jacques Ménard a laissé libre cours encore une fois à son talent sans du tout vouloir déformer l'appartenance culturelle de chaque artiste. D'ailleurs, CANO se veut "muti-culturel", sans plus. Pas question de critiquer l'artiste, parce qu'il n'est pas "véhiculeur" de messages socio-politiques ... même si quelques chansons en français nous le font croire.

La musique? elle a été choisie non pas pour dominer, dans le film mais pour respecter le musicien dans son métier, dans sa création. Ce n'est pas un élément fort du film mais un juste milieu y peut être trouvé.

Parfois quelques longueurs sont vite entrecoupées de musique mais l'image persiste, et la performance artistique du groupe n'en est pas touchée. Et puis il ne fallait pas oublier l'importance du rôle du producteur dont le but ultime est de trouver des sons clairs, accentués et que le message laisse indifférent. L'industrie du disque, le partage équitable des revenus ... voilà seulement deux problèmes auquel tout artiste doit faire face aujourd'hui. Comme on le sait, la diffusion de l'artiste est assurée par la distribution de microsillons ... et le film nous le fait réaliser. Combien de fois faut-il recommencer (et nous le voyons) pour obtenir une certaine perfection? mais la seule présence de la caméra suffit pour contribuer aux erreurs dans un enregistrement. Et puis il y a André Paiement, avant sa mort, qui est le "catalyseur" du groupe, le leader ... Jacques Ménard lui a réservé de longs passages un peu parce qu'André est le fondateur du groupe et aussi parce que c'est lui qui insistera sur le phénomène CANO "only music". La langue parlée n'a pas d'importance, du moment qu'il y a la "toute". Le français prend un chute éfrénée (il est incompréhensible) et à la sortie de la salle de projection j'étais convaincu que CANO n'était ni plus ni moins une "bande d'assimilés" pas drôles et pas sympatiques envers la langue que les francophones essaient de sauver jour pour jour. Mais le "Grand Vizir" (personnage mystique du film travaillant à la coopérative et qui ramène à la réalité la philosophie du groupe) vous le dira lui-même: il ne s'agit pas pour l'artiste de faire de la politique car il est là pour l'art et pour des sous. Il participe pleinement à sa créativité (il y a une très bonne scène de cela où l'on voit André à la guitare et Rachel en train de chanter le même air) sans vouloir être conscient que tel ou tel message est important. Là, évidemment, Jacques Ménard est tout à fait honnête même si lors du tournage il filma plusieurs scènes où l'on posa des questions politiques à certains membres du groupe. Mais même dans la réalité, CANO a toujours voulu se répandre à l'Ouest comme à l'Est du Canada et ne pas se limiter uniquement à l'Ontario ... Avec ce film on est fixé définitivement sur la non-existence d'un message politique de "sauvetage francophone".

Il n'y en a pas et puis le film est beaucoup plus un "spectacle", et un analyse concise de la vie de groupe, une vie d'équipe.

Après quatre microsillons, un "leader" et membre du group décédé, du matériel qui représente un investissement important parce que le musicien vit avec dix dollars par jour en poche, CANO n'a certes pas perdu les pédales. Il demeure musicalement génial. Le film en témoigne et réussit à refléter les vrais problèmes du métier, surtout pour un produit purement canadien. L'essentiel c'est qu'il n'y a pas de politique. Et pourtant, si elle existait, on se battrait à la fois pour les francophones et les anglophones ... ce qui ne tient plus debout. Bravo Jacques!

François Gilbert